L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLÉANS, DIMANCHE MATIN, 27 JUIN 1886. 59ème Anné

FEUILLETON.

No 1 Commencé le 27 juin 1886.

LE MARIAGE DE GEORGETTE.

NOUVELLE.

PAR C. CANOBY.

I.

Sur les hauteurs de Montmartre, dans une petite chambre au cinquième étage, une jeune femme est tristement affaissée dans son fauteuil, auprès d'une table en bois blanc sur laquelle sont rangés—à portée de sa main—de légers outils d'acier brillants, des godets à couleur, des paquets de pétales et de feuillages découpés à l'emporte-pièce, que ses doigts délicats savaient assembler ou transformer en fleurs charmantes, presque aussi gracieuses que celles que la nature fait éclore.

Au moment où nous la voyons, en proie à de sombres pensées, elle ne travaille pas la pauvre enfant!

C'est le matin d'un radieux jour de printemps. La fenêtre, entr'ouverte, laisse entrer l'air pur et vivifiant du dehors, tout imprégné des senteurs exquises des jeunes verdures. Le soleil s'élève dans le bleu un ciel, où flottent, çà et là, quelques légers nuages blancs. En bas, aussi loin que l'œil peut atteindre, la ville étale ses milliers de maisons, au milieu desquelles miroitent, frappés d'une lumière plus vive, les sommets brillants des monuments publics. Les bruits de la rue, à peine distincts de cette hauteur, ne troublent par instants le calme de cette scène paisible que pour y jeter leur note vivante, parfois pittoresque. Tout invite à la joie, dans ce beau réveil matinal, au bonheur de se sentir vivre, d'aimer et d'être aimé.

La jeune femme ne la ressent pas, elle, cette joie. De tristes pensées, nous l'avons dit, pèsent sur son esprit et font pencher son front, chargé d'ennuis. Son regard, baissé vers la terre, ne voit ni le ciel bleu ni le soleil triomphant. Elle ne rêve pas, elle souffre. Ce jour qui commence, heureux pour tant d'autres, va marquer dans sa vie comme un jour néfaste. Elle ne le sait pas; mais quelque chose qu'elle ne peut définir l'avertit que le malheur est proche. Sa pose abandonnée,—languissante et craintive,—ses yeux à demi fermés, sa bouche serrée comme pour retenir des sanglots près d'éclater, ses bras étendus, inertes, disent clairement sa lassitude et son découragement.

Elle est belle et jeune—bien-être on vingt ans tout au plus—et déjà la souffrance a mis un pli sombre à ce front pur, une ombre bleuâtre sous ces beaux yeux, un piquement amer à ces lèvres pâlies. Hélas! un homme est venu,—elle l'a aimé, elle lui a cédé. Faute grave, faute énorme, sans doute,—mais surtout fatale,—pour laquelle le monde est vertueusement inexorable.

—Pourquoi cédait-elle, cette fille? Et la vertu? Et la pudeur?

Personne ne dit:—Et l'amour?

Et pourtant....

Voilà une pauvre honnête fille, seule au monde, sans appui, sans défense, obligée de se compter que sur son travail pour vivre. Elle devrait être gardée, protégée par le respect de tous! Mais non. Un libertin la trouve belle; il la dit, il lui jure un amour sans bornes. Il est beau, par malheur, éloquent et persuasif. Elle l'écoute, la pauvre créature, elle se prend à l'aimer et le lui laisse voir. Alors, fort de sa faiblesse, le voilà qui prépare sa vengeance: sa chute s'ajoutera aux reproches, aux menaces même, scènes de désespoir et scènes de passion, également jouées avec un talent supérieur, tout lui sera bon pour arriver à son but. Il frappera sans relâche, torturant ce pauvre cœur plein de lui jusqu'à ce que, vaincue, brisée dans cette lutte odieuse, la pauvre fille affolée d'amour et de dévouement, lui sacrifie son dernier bien, son honneur. Et le misérable triomphe. Et sa mère à lui,—une honnête femme pourtant,—dira, en parlant d'elle: *Cette fille!* Et peut-être,—inconciemment, nous voulons le croire—aura-t-elle un secret mouvement d'orgueil en voyant combien son fils est irrésistible.

Et le père dira, lui:—Tant pis pour elle, après tout! Pourquoi ne lui résista-t-elle pas?

Eh! la malheureuse, est-ce que ce n'est pas à elle-même surtout qu'elle doit résister? Est-ce que, dans cette lutte déchirante que soutient la femme contre l'homme vers qui son cœur la pousse, elle peut être vie orieuse? Alliée, fatalement,—de par son propre amour,—de celui qui tant la perdre, n'est-elle pas perdue d'avance?

C'était là l'histoire de Louise Durand. Son père, un brave employé de commerce, elle l'avait perdu il y a quatre ans. Sa mère, frappée à mort par ce coup imprévu, n'avait survécu que deux ans; elle était partie, elle aussi, minée par le chagrin, laissant sa fille—pauvre enfant de seize ans—sans ressources et sans protection. Heureusement qu'aussitôt après la mort du père on l'avait fait apprendre l'état de fleuriste. Intelligente et adroite, elle était devenue rapidement une habile ouvrière, gagnant largement sa vie sans avoir à se donner trop de peine, car elle ne travaillait que pour elle-même. Du lait apportait ouvrage. On lui apportait ouvrage. Elle les confiandes de choix à exécuter, et les belles élégantes n'auraient jamais consenti à porter, sur leurs chapeaux ou dans leurs cheveux, des fleurs qui n'auraient pas été faites par ses mains.

Et n'était précisément cette position indépendante qui avait aidé à sa perte. Un homme—au lâche!—profitant de son isolement et de son inexpérience, avait joué près d'elle le rôle si vieux et si cependant toujours neuf du faux ami du jeune orphelin. Il se nommait Frédéric Latour. C'était un beau jeune homme, élégant et hardi, un fils de famille désœuvré, toujours en quête d'aventures, prêt à tout pour réussir; un de ces êtres frivoles et dangereux que leurs mères gâtent à l'excès, enfants, et qu'elles admirent—plus tard—jusque dans leurs actions les plus blâmables.

Louise, trompée par les séduisants dehors du triste personnage et par le talent de premier ordre qu'il avait déployé dans son rôle d'humble commis et d'amant timide et respectueux, n'était laissé prendre au piège si hâtivement tendu. Elle avait vu aimer un homme de sa condition, un futur maréchal de toute sa tendresse et de tout son dévouement. Comment eût-elle soupçonné la trahison? Sa foi en lui était si entière, si inébranlable!

Aussi quand, après avoir enfin triomphé de sa longue résistance—et Dieu sait au prix de quelle lutte désespérée—le traître, sûr de la tenir en son pouvoir, osa avouer son odieuse tromperie, ah! de quelle indignation fut transportée la pauvre jeune fille! Mais que pouvait-elle faire? Il rejeta la faute sur sa passion, sur sa chute, supplications, prières,